





**ISSA ELOHIM**



LAURENT  
KLOETZER

# ISSA ELOHIM

U N E  
H E U R E  
L U M I È R E



Le Béal'

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,  
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béalial'**  
**50 rue du Clos**  
**77670 Saint Mammès**  
**France**

**ou**

**[www.belial.fr](http://www.belial.fr)**

**venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>**

© 2018, le Béalial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2018, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard





*camarade*  
*si les jeux sont faits*  
*au son des mascarades*  
*on pourra toujours se marrer*  
Noir Désir, «*Comme elle vient* »

Pour W., S.,  
et tous les leurs



## 1.

L'HÔTEL DES MINES d'Araies était ma dernière escale avant le camp Frontex, un palace désolé datant du temps de la colonisation avec réseau satellitaire dernier cri, climatisation aléatoire et plomberie bruyante. J'ai envoyé un mot à Edward pour le rassurer et le faire rire et je me suis allongée une vingtaine de minutes sur le lit étroit ; le trajet depuis la capitale du gouvernorat dans le taxi surchauffé m'avait porté sur les nerfs, je voulais souffler un peu avant d'aller retrouver Gertrud. C'était mon tout premier reportage de ce type ; à dire vrai, j'appréhendais l'arrivée au camp.

Tout ça, l'hôtel, le voyage, avait été financé par un crowdfunding monté à l'arrachée et bouclé dans les toutes dernières secondes. Comme par miracle, juste après ça, une commande de pige était tombée de la part de la *Zürcher Zeitung* me demandant de pondre un papier sur les cadres supérieurs lancés dans des « vacances humanitaires », et un autre de la part des écoles polytechniques fédérales pour rendre compte de Sofar, un programme diplômant d'enseignement informatique s'adressant aux étudiants qualifiés bloqués dans les centres de réfugiés. Le monde entier conspirait à ce que je me rende à Araies, j'avais pris ça comme un signe. Je

devais rester deux semaines, jamais je n'avais laissé les enfants aussi longtemps.

Gertrud m'attendait dans la salle de restaurant. On s'est reconnues tout de suite et fait la bise comme de vieilles copines, alors que c'était notre première rencontre dans le monde physique, mais j'étais si heureuse de tomber sur une tête connue ! Gertrud était alors directrice locale des activités de formation pour le compte d'une université suédoise ; elle m'a présenté toute son équipe, assemblage hétéroclite de contrats de recherche et de fonctionnaires détachés venus des quatre coins de l'Union Européenne.

« Le camp Frontex a généré un petit écosystème d'expatriés, nous sommes un petit village dans un petit village, fais attention à ce que tu diras, tes moindres confidences seront répétées d'un bout à l'autre de la communauté ! »

Ça m'a fait rire. On a commandé des cocas et des infusions de gingembre. Je rêvais d'un verre de syrah, mais la municipalité de la ville tenait à faire respecter l'interdiction de l'alcool. Je me suis sentie tout de suite à l'aise dans le groupe, quasiment entièrement féminin à l'exception d'un ou deux types discrets dont je ne me souviens pas. Dans une autre vie, j'aurais pu me retrouver à bosser avec elles, laissant famille, appartement et soucis de sédentaire derrière moi, partant de mission en mission d'un bout à l'autre du monde.

On a parlé longtemps, du camp, de leurs boulots, des changements de législation des deux côtés de la Méditerranée, des passeurs, des empreintes biométriques, de la nourriture. J'ai pris des notes, des repères, quelques

photos. J'emmagasinai toutes les informations que je pouvais, reliais les visages, les rôles, les fonctions officielles... À la nuit tombée, j'étais étourdie et épuisée. C'est alors que Marie-Claude a parlé d'Issa, sans y prêter beaucoup d'importance, comme on raconte une anecdote : « ... on a même eu une apparition d'extraterrestre, au camp.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Un extraterrestre. Un Elohim. Comme le gars à Rio, là, celui qu'on ne peut pas photographier. »

Jusque-là, cette femme n'avait presque rien dit de la soirée. Ça m'a fait tiquer, bien sûr, cette remarque tardive, juste avant de se séparer. J'ai laissé partir les autres, commandé une autre infusion ; nous sommes retournées dans le salon où le patron venait de couper la télévision. J'ai allumé mon enregistreur, j'étais bien trop lasse à cette heure pour me fier à ma mémoire.

J'ai réécouté la conversation le lendemain matin, avant de prendre le petit déjeuner. Marie-Claude était interne en médecine, en stage prolongé financé par Frontex, un des deux médecins référents du camp. Deux médecins pour trente mille habitants. Elle avait entendu l'histoire d'Issa en bavardant avec ses infirmières. Trois jeunes gens (deux Irakiens et un Érythréen) avaient découvert Issa, allongé nu dans le sable, lors d'une sortie nocturne non autorisée. Ils se sont occupés de lui, l'ont ramené au camp, logé avec eux dans leur tente. Un réfugié de plus ou de moins... Évidemment, les empreintes d'Issa n'étaient pas référencées dans la base du camp (« Rien de surprenant.

Ils sont plusieurs centaines à ne pas être enregistrés proprement ; ils trichent parce qu'ils pensent que ça leur donne plus de chance pour les demandes d'asile. »). Issa était encore faible, en bonne santé, et il n'apparaissait pas sur les photos.

« L'histoire m'amusait et puis je suis curieuse de toutes ces histoires d'Elohim. Sceptique, mais curieuse, alors j'ai suivi Brahim, mon infirmier, jusqu'à cette tente. Les gamins avaient isolé une partie du dortoir pour installer leur nouveau copain ; ils étaient très méfiants, et puis je suis une femme... Bref, j'ai vu le gosse. Il a seize ans, mignon, avec un beau sourire et de grands yeux. J'ai voulu le prendre en photo, ils ont refusé, m'ont pris mon téléphone, ils ont dit qu'ils ne voulaient pas que j'aie une crise cardiaque, comme ce qui est arrivé aux gens à Rio. J'ai protesté, j'ai dû insister pour qu'ils me rendent mon machin et j'ai pris le garçon en photo. Tiens, regarde... »

Sur la photo un coin de tente, des sacs de couchage, deux jeunes hommes en jeans et T-shirt encadrant un espace vide.

« Il était assis là, au milieu de ces deux-là. On ne voit pas le troisième, il est à côté de moi. »

Un espace vide entre deux garçons à la peau mate. J'ai récupéré la photo, zoomé, regardé, zoomé encore, analysé la photo avec des services spécialisés. Aucune trace de retouche. Marie-Claude en avait pris trois, toutes très semblables, toutes présentant la même absence. Cette histoire m'a plu. J'ai décidé de creuser.

\*

J'étais plus familière que Marie-Claude avec toutes les histoires tournant autour des Elohim. Je connaissais par cœur les prétentions de la secte d'Aion, les phénomènes mystiques entourant Noïm, le jeune garçon venu des étoiles mis en scène à grand renfort de spots par la secte. Mais aussi les témoignages parvenus des quatre coins du monde disant que Noïm n'était que le premier, qu'il n'était pas le seul. Tout le monde se souvient du buzz que ça avait produit, des T-shirts *I want to believe*, des shows géants dans des stades organisés par les associations de believers. Suite au succès médiatique de Noïm, un paquet d'autres apparitions avaient été mentionnées, je les avais recensées dans une sorte d'exercice journalistique, avec l'idée de construire un gros papier sur l'impact sociologique des croyances. La plupart des histoires étaient des hoax ou des arnaques maladroites, montées de toute pièce pour faire mousser leurs auteurs... Mais après le tri, restaient une dizaine de récits troublants. Des histoires de jeunes gens bizarres, censés pour certains lire dans les pensées, ou bien disparaître parfois subitement de la vue de leurs interlocuteurs pour être retrouvés nus quelques minutes plus tard (le « swap »), ne pas être photographiables, mais être filmables à condition que ce soit du direct... Et puis il y avait eu bien sûr l'incident de Rio... Plus de dix mille accidents cardiaques/épileptiques attestés auprès des spectateurs qui avaient regardé la retransmission du show de Noïm dans le stade de la Maracanã. Au moins trois cents morts. J'avais failli regarder le *live*, mais le décalage horaire et la fatigue m'en avaient dissuadée au dernier moment.

Edward se moquait de moi, il démontait la mécanique de ces récits en historien, m'expliquait qu'il s'agissait de récits de miracles adaptés à notre époque, avec leur lot d'évangélistes aux versions contradictoires, de buzz à sous-entendus sexuels et d'épiphanies dans des stades géants. Il avait raison.

Je suis quand même devenue une sorte de spécialiste du sujet (en Suisse, du moins), que j'ai couvert pour une demi-douzaine de médias. J'avais pondu du docu multi-channel sous l'angle *Les femmes, Aïon, Noïm*, j'y montrais comment ces figures, ces histoires, cette nouvelle foi parlaient particulièrement aux femmes, leur permettant de construire un récit renouvelé du monde faisant d'elles toutes — de nous toutes ? — de nouvelles croyantes du matin de Pâques, porteuses de bonnes nouvelles et d'espoirs.

Je pensais me tenir à une saine distance de tout cela, et m'y connaître mieux que beaucoup. L'histoire de Marie-Claude était un coup de chance, un autre élément de la conspiration du destin qui m'appelait à Araies.

## 2.

J'AI RENCONTRÉ Wissam A\* deux jours plus tard et l'ai interviewé en anglais. Le soir même j'avais tout retranscrit.

*Wissam : c'est plus facile qu'on ne croit, de sortir du camp. Les gardes tunisiens n'en ont rien à faire, on leur rend des petits services et nous on peut aller mener nos affaires. Là on était allés se baigner au lac, un copain devait nous ramener avec sa voiture mais il n'est jamais venu alors nous sommes repartis à pied. On s'y est pris trop tard, la nuit est tombée et on était encore en marche, on n'avait rien à manger ni à boire. On aurait dû faire du feu, mais on craignait de se faire repérer. Les gens n'aiment pas trop nous voir trainer et... il y a eu des histoires. On n'était que trois et on n'est pas trop costauds, on ne veut pas de problèmes. On a cherché un abri, il y avait une maison abandonnée le long de la route, on l'avait repérée à l'aller. On avait soif, faim, froid, on était fatigués (rires) ; Mehdi a tenu à faire sa prière puis on s'est allongés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Je ne sais pas pourquoi on s'est réveillés. C'était... comme une voix qui nous appelait.*

*On n'a pas eu peur, à aucun moment. On était tous éveillés, on s'est regardés, en silence. Personne n'a prononcé un*

*seul mot. Ce n'était pas une voix comme celle d'un homme, d'une femme, d'un enfant ou d'un animal. C'était une voix sans son, sans mots distincts, pourtant je sais qu'elle nous disait de sortir, de venir. Nous avons quitté l'abri, il faisait froid encore, mais la soif et la faim étaient passées, et nous avons marché, je ne sais pas vous dire combien de temps, jusqu'à arriver au cratère. Je l'ai appelé comme ça tout de suite quand je l'ai vu. Un cercle sur le sol, grand comme... ce salon. Plus grand. Creux, en pente douce vers le centre. Le sol était de pierre lisse et dure et quelqu'un avait marqué le bord avec des pierres rondes. Nous n'avons pas osé nous approcher du centre, là où la surface était noire, comme si quelque chose avait brûlé, sans flammes ni cendres. Nous nous sommes posés là, à même le sol, nous avions froid mais c'était comme si... le froid arrivait à quelqu'un d'autre.*

*Je crois que nous nous sommes endormis.*

*C'est difficile à expliquer, de s'endormir ainsi. Quand je raconte ça, ça n'a pas de sens, mais c'est ce qui m'est vraiment arrivé. Nous avons marché en somnambules, suivi une voix et sommes venus nous endormir dans ce cercle étrange, au milieu de rien, au milieu des cailloux. Nous étions trois, et après nous nous sommes retrouvés à quatre.*

*Je ne sais pas si j'ai dormi vraiment. Après le sommeil, on ne se souvient de rien, non ? Je me souviens de lumières. Comme un gaz sortant du sol, ou bien descendant du ciel et formant... une sorte de grande forme lumineuse. Un ange. Un ange serré dans ses ailes, comme ça, en forme d'amande. J'avais froid. Je ne pouvais rien dire ni rien penser.*

*Après, c'était l'aube. J'avais très froid, très faim, et lui était là, au milieu de nous. Nu, sans chaussures ni rien.*

*J'ai pensé tout de suite qu'il était arrivé pendant notre sommeil. Mais nu, comme ça ? Alors qu'on était à dix kilomètres au moins de n'importe quelle maison ? Il dormait là, sur la pierre noire, au centre du cratère. Je ne saurais vous dire comment mais... il avait l'air... neuf. La peau bien jolie, lisse comme celle d'un bébé. Les pieds... sans marque... pas comme s'il avait marché des kilomètres et des kilomètres. Je ne sais pas vous dire. Il était là.*

*Quand il a ouvert les yeux, il nous a dit qu'il s'appelait Issa. Issa comment ? Issa tout court, comme le prophète, que Dieu me pardonne.*

*On a partagé nos vêtements comme on a pu avec lui et on est retournés à la route. Là, un camion nous a pris en stop et nous a ramenés au camp. On avait faim ! Tellement faim !*



### 3.

**A**PRÈS WISSAM, j'ai eu envie de rencontrer les autres, et bien sûr de voir Issa lui-même, mais je n'arrivais pas à obtenir les autorisations administratives pour accéder au camp. J'avais le soutien de Gertrud, des mails reçus de différentes autorités, mais on m'opposait toutes sortes de « procédures » dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, liées, me disait-on, à ma nationalité suisse et aux difficultés causées par la crise en cours autour de la libre circulation des personnes dans l'espace européen. En vérité, ni Frontex ni les autorités tunisiennes ne voulaient de journalistes indépendants à l'intérieur des murs. Je me suis donc retrouvée à tenter de comprendre l'intérieur de la boîte à partir de ce qui en sortait... Visiteurs, médecins, réfugiés travaillant pour l'entreprise minière. Je disposais de récits, de photos, de quelques vidéos, mais d'aucune expérience directe. Le travail pour mettre en forme cette matière éparse m'absorbait du matin au soir. Edward et les enfants me manquaient terriblement.

Les locaux de Sofar étaient tout petits : une salle aux murs décrépités dans une longue structure de béton pompeusement baptisée *zone industrielle de développement*.

Dans la salle, une vingtaine d'écrans panoramiques, six casques VR, un tableau interactif souple. Une société de vigiles était payée par l'association pour veiller en permanence sur le matériel. Je m'étais installée tout au fond de la salle pendant que Stefan, le professeur, préparait son cours depuis l'estrade. Il était très tôt, sept heures du matin, la salle de cours était le meilleur endroit pour bosser parce qu'elle disposait d'un réseau stable et rapide. Je songeais à profiter de ça pour appeler à la maison avant le grand départ des filles pour l'école (pour leur faire une surprise) quand quatre garçons sont entrés timidement. Tous avaient moins de vingt ans.

J'ai tout de suite reconnu Wissam, le grand mince que j'avais interviewé deux jours plus tôt.

« On nous a dit au camp de venir plus tôt... Qu'il y avait une dame qui voulait nous *examiner*. Je savais que c'était vous. Je veux dire, monsieur Benamar vous a décrite et j'ai su que c'était de vous qu'il parlait. Je vois qu'il vous prend pour un médecin. »

On a ri tous les deux de la confusion, je les ai invités tous les quatre à s'asseoir avec moi. Stefan, très aimable, a interrompu son travail pour nous procurer du thé et une sorte de petit déjeuner. J'étais très excitée, les ai dévisagés un par un en tentant de les faire coller avec le récit que j'avais retranscrit. Le petit taiseux qui ne parlait pas anglais devait être Mehdi. L'Érythréen efflanqué au regard doux, Joseph. Et le dernier, bien sûr, Issa. J'ai sorti l'enregistreur, je me suis présentée, très pro. Valentine Ziegler, journaliste, venue de Suisse...

J'essayais de ne m'attendre à rien, de laisser mes préjugés sur le pas de la porte, mais Issa me troublait. Voici ce que j'ai noté à son sujet, quelques heures après notre rencontre : *Jeune garçon, de seize à vingt ans, type moyen-oriental. Petit, maigre, visage clair, grands yeux ouverts, un beau sourire aux dents blanches. Dégage une impression de grande délicatesse, de sensibilité exacerbée. Paume légère et tiède quand il me serre la main. Porte la longue robe islamique traditionnelle, la jubba, quand ses copains sont en vêtements occidentaux.*

Je leur ai fait répéter leur histoire. Wissam parlait presque tout le temps, Joseph ajoutait quelques commentaires pertinents (celui-là était le plus âgé et le plus mûr), Mehdi était mal à l'aise, la présence de femmes occidentales non voilées le dérangeait. Et Issa ne disait rien, répondait aux questions avec une sorte de retenue pudique alors qu'il parlait aussi bien anglais que Wissam. Il me regardait. Il regardait la salle, les écrans, les appareils, le tableau interactif rayé, le paquet de biscuits que Stefan avait posé entre nous, comme si tout était à la fois nouveau et merveilleux.

Je l'ai aimé tout de suite. C'est difficile d'écrire cela sans tomber dans un travers ou dans l'autre... Ça n'avait rien de réfléchi, rien de raisonnable, ça a été une sorte de coup de foudre relationnel, un flash contre lequel je ne pouvais rien. J'ai demandé : « Et toi, Issa, comment raconterais-tu cette histoire ? »

Il m'a souri, je lui souriais en retour. Il n'était pas vraiment beau, avec sa trop grosse tête perchée en haut d'un cou trop maigre. Je ne l'aimais pas comme j'aime

Edward ou comme j'aime les filles, c'était encore autre chose. Je lui voulais du bien de manière illimitée et j'avais le sentiment que c'était réciproque.

« Et toi, Issa... »

Il tardait à me répondre et laissait planer un silence enchanté. Puis il a dit doucement : « J'étais loin. J'avais froid. J'étais seul. Je les ai vus venir, tous les trois.

– Est-ce toi qui les a appelés ?

– Peut-être... Je n'avais pas de voix, mais je voulais qu'ils viennent. Ils sont venus, loué soit Dieu, et je suis venu vers eux, merci à leur patience et à leur douceur. Mes amis. »

Wissam et Joseph étaient troublés par l'étalage de sentiments intimes. Mehdi dévorait des yeux le visage d'Issa, comme s'il tentait d'y lire une révélation. Le charme magique du garçon n'agissait pas que sur moi. J'ai demandé encore : « D'où viens-tu ? Où es-tu né ?

– Je suis né à Al Moussel, dans la province de Ninive. Je suis né à Falloujah. Et à Massaoua. Je suis né ici, à Araies. »

J'ai compris plus tard : Al Moussel, c'était le lieu de naissance de Wissam. Falloujah, celui de Mehdi. Joseph venait de Massaoua.

Il a ri « C'est une question difficile.

– Tes réponses sont difficiles aussi. D'où viens-tu ?

– L'endroit d'où je viens n'a pas de nom que tu puisses prononcer.

– Essaie, s'il te plaît.

– Je n’avais pas de bouche, comment pourrais-je le dire ? Et à chaque heure, j’oublie un peu plus. Je n’arrive même pas à me rendre compte vraiment...

– Tu étais sous terre ? Dans le ciel ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas comment te dire cela. Ce n’est pas facile d’y penser, je n’y arrive pas, je ne parviens pas à dessiner cela avec mes paroles. Je pense que ça s’en va, que plus le temps passe depuis ma naissance, moins j’en sais. Pardon, je ne me moque pas de toi, tu cherches des réponses à tes questions pour pouvoir me croire, et moi je ne pourrai rien te dire que des bêtises. »

Il a ri encore, comme si cette conversation entière n’avait pas de sens. J’ai posé d’autres questions mais ce que je disais ne comptait pas, j’essayais de le cerner, de le saisir mais lui m’échappait. Il était assis là, léger et joyeux, devant son gobelet plein de thé très noir qui refroidissait, faisant rayonner son sourire alentour.

« Je peux te prendre en photo ?

– Si tu veux. »

Il se tenait assis entre ses copains. J’ai pris mon appareil, les ai cadrés, ai capturé l’image. Trois potes autour d’un quatrième. J’ai pris une demi-douzaine de clichés, puis j’ai cliqué tout de suite sur le bouton de défilement. On disait que les Elohim s’effaçaient au bout d’une dizaine de secondes. On disait plein de choses. Je fixais le sourire d’Issa sur le petit écran de mon appareil.

Au bout de trente secondes, il était toujours là. Qu’est-ce que ça prouvait ? Plus tard, j’ai vu que mon enregistreur n’avait rien enregistré, j’avais oublié de l’activer. Je

n'avais pas sa voix, juste ma mémoire. Qu'est-ce que ça prouvait ?

Le cours de programmation commençait à huit heures, Issa y participait, Stefan l'avait accepté même s'il n'était pas officiellement inscrit. Issa savait programmer, comme Wissam. Issa parlait anglais, comme Wissam. Je savais que les Elohim collectionnaient les souvenirs et les talents de ceux qui les voyaient apparaître. Ceux qui les voyaient *se manifester*, comme disent les disciples d'Aion. Issa avait le même sourire que Joseph, la même retenue charmante. Et que partageait-il avec Mehdi ? Difficile à dire.

Je suis restée au fond de la salle, bercée par la voix de Stefan. J'écrivais des brouillons d'articles, j'envoyais des messages d'amour à Edward, aux filles ; j'étais bouleversée sans pouvoir me l'expliquer.

À la fin du cours, je me suis levée comme une groupie amoureuse et j'ai intercepté Issa juste avant qu'il ne quitte la salle.

« Que veux-tu faire, maintenant ?

– Vivre. Juste vivre. »

Et je l'ai regardé s'entasser avec les autres dans le bus qui les ramenait au camp.

#### 4.

J'AI PUBLIÉ *Un Elohim au camp Frontex d'Araies ?* sur mon propre flux ; Edward s'est chargé de donner à l'article un peu de visibilité sociale.

Mille mots, quelques photos. Pour l'écrire, j'ai rencontré d'autres témoins, je n'ai pas caché que je n'avais pu pénétrer à l'intérieur du camp. J'ai essayé de rapporter ce que l'histoire avait d'improbable, de mystérieux et d'enchanteur. J'ai appris que Wissam et ses copains craignaient une condamnation par les autorités religieuses de la ville, mais rien de tel ne s'était produit. Une partie de mes contacts du camp n'avaient jamais entendu parler du garçon, d'autres connaissaient un peu l'histoire, me disaient qu'il recevait des visites intriguées et respectueuses. *Il lit au-delà des mots, il voit dans les cœurs. Il prononce des paroles de sagesse. Il est éclairé par Dieu.* On disait qu'il était protégé par le fameux cheikh Saïf Al Islam autour de qui gravitaient plusieurs dizaines de familles et dont le rôle, vu de l'extérieur, était difficile à comprendre.

J'avais adopté l'angle sociologique et neutre de mes premiers travaux sur les Elohim, un regard détaché assorti d'une curiosité bienveillante. Et si tout ça était vrai ? Et

si tout ça était advenu ici, dans ce coin poussiéreux du monde, dans cet endroit terrible ?

L'article a eu un impact limité durant sa semaine de parution, mais il a été régulièrement repris par la suite, avant d'exploser et de devenir le plus cité et le plus déformé de tous mes papiers.

## 5.

**B**ORIS DERIVAZ est arrivé en Tunisie douze jours après moi. Son secrétaire m'a contactée juste après leur atterrissage.

« Mademoiselle Ziegler ? Monsieur l'ambassadeur aimerait, dans le cadre de son mandat, visiter le camp d'Araies. Souhaitez-vous l'accompagner ? »

Je suis restée sans voix. Je n'étais pas *si* connue, et mes papiers me situaient clairement à gauche, très loin du profil agrarien et populiste d'un homme comme Derivaz. Je me suis demandée à toute allure ce que je pouvais faire d'une telle occasion.

« Bien sûr ! Volontiers ! Êtes vous sûrs que M. Derivaz pourra pénétrer dans le camp ? »

– Le droit de visite est prévu dans les accords bilatéraux de coopération en matière d'asile que la confédération a conclus avec l'Union Européenne. La visite durera environ deux heures, elle comprendra une rencontre avec les autorités du camp et une séquence de parcours libre. Par ailleurs, monsieur l'ambassadeur aimerait rencontrer le jeune homme dont vous avez raconté l'histoire dans votre article. »

Ça, je ne m'y attendais pas non plus, mais j'ai compris tout de suite que c'était là une des raisons principales de

son appel. J'ai accepté, après avoir négocié le droit de pouvoir écrire ce que je voulais au sujet de cette visite. Ça ne les a pas dérangés.